U d'/of OTTAWA
39003000997014

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pt6unpisode09hal

AUG 22 1974

SIXIÈME CAHIER DE LA NEUVIÈME SÉRIE

DANIEL HALÉVY

un épisode

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

AP
20
.C15
#9/6
1907

Nous avons publié dans nos éditions antérieures e dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un s grand nombre de documents, de textes formant dos siers, de renseignements et de commentaires; — u si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — u si grand nombre de cahiers d'histoire et de philo sophie; et ces documents, renseignements, textes dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres d'histoire et de philosophie étaient si considérable que nous ne pouvons pas songer à en donner ic l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui paru dans les cinq premières séries des cahiers, i suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. Andr Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sor bonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondisse ment; on recevra en retour le catalogue analytiqu sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries*

Ce catalogue a été justement établi pour donner autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Daniel Halévy, — *Michelet et Quinet ;* — et dans le même cahier présentation des quelques textes (IV-21, *mardi 21 juillet 1903*..... deux francs 250 et 253

— — *Histoire de quatre ans,* 1997-2001 (V-6, *mardi 22 décembre 1903* ..... deux francs 300

— — *Louis Ménard,* une étude préliminaire à la réimpression de Louis Ménard, *Prologue d'une Révolution* (V-18, *mardi 28 juin 1904*..... quatre francs 384

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

DANIEL HALÉVY. — **Essai sur le mouvement ouvrier en France.** — *Société Nouvelle de Librairie et d'Édition.* 1901 ..... trois francs cinquante

DANIEL HALÉVY ET ROBERT DREYFUS. — une traduction française (1893) de FRÉDÉRIC NIETZSCHE. — **le Cas Wagner**, *un problème musical*..... deux francs

DANIEL HALÉVY. — **Émile Duclaux** (1840-1904) *d'après un travail inédit de madame Duclaux.* Librairie de *Pages Libres.* 1907..... cinquante centimes

AUX MEMBRES

DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

DU XVIIIe ARRONDISSEMENT

Mes chers amis,

Laissez-moi vous dédier ce conte où vous reconnaîtrez les traces d'expériences qui nous furent communes et le souvenir d'un travail qu'assurément nous ne renonçons pas.

Votre

Daniel Halévy

Novembre 1907.

un épisode

UN ÉPISODE

Je pars, c'est donc vrai... pensait Julien Guinou. Il entrait sur un quai de la gare du Nord, longeant un train, toutes portières ouvertes, où s'installaient des voyageurs. A sa gauche marchait son père, vieil ouvrier aux allures ballantes, qui portait une valise assez lourde. Une jeune fille, Adeline, sa camarade, son amie, presque sa fiancée, l'accompagnait, appuyée à son bras droit.

— Monte là, fit-elle soudain, désignant du doigt un compartiment vide.

Julien regarda, monta sans mot dire. Son père lui tendit la valise. Il la posa sur une banquette et se tint debout dans l'ouverture de la porte. C'était un jeune homme au corps maigre, au teint mauvais, d'une blancheur faubourienne. Il portait au cou des cicatrices de scrofules, et son visage n'avait de beauté que par l'expression volontaire, l'éclat dur des yeux clairs.

Son père et son amie le regardaient d'en bas : Julien détournait les yeux. Il n'aimait pas son père et le méprisait. Il aimait Adeline et l'estimait assez, mais se trouvait gêné par la différence de ses pensées. Il était heureux, uniquement heureux, au moment de rompre les liens de sa vie besogneuse et d'aller, comme font les riches, à la campagne connaître un long loisir. Adeline sentait le chagrin de perdre son ami et le sentait d'autant plus vif que lui ne sentait rien. « Je vais être seul, pensait constamment Julien Guinou, seul, sans famille, sans camarades, sans travail... »

Le père Guinou, connaissant bien son fils, bourra paisiblement sa pipe en attendant que le train partît. L'heure était proche : un employé survint qui ferma la portière, et Adeline, voyant Julien séparé d'elle, s'émut.

— Tu m'écriras ? fit-elle.

— Mais oui, murmura-t-il avec ennui.

Adeline eut froid au cœur et parlant d'une voix contenue afin que les voisins ne l'entendissent pas :

— Julien, supplia-t-elle, ne me quitte pas ainsi, sans un mot, un regard, une promesse ; depuis quinze jours à peine si je t'ai vu ; tu étais malade, je sais, je ne te reproche rien ; mais tu pars aujourd'hui, tu quittes Paris, tu vas te soigner ; dis-moi adieu, regarde-moi, Julien, regarde-moi.

Les wagons s'ébranlèrent, d'une allure insensible, glissante et douce. Adeline recula soudain et Julien, penché sur la portière, resta tourné vers elle comme s'il eût voulu réparer un peu du mal qu'il avait fait. Mais ce mouvement de pitié fut rapide. Il regarda la gare décroissante et respira profondément, dilaté par sa fuite et sa délivrance.

***

Adeline et le père Guinou sortirent ensemble de la gare.

— Ma petite Adeline, dit-il, marchant à côté d'elle à lourdes enjambées, ce que je vais vous dire, je vous l'ai dit souvent : si vous épousez mon garçon, vous n'aurez pas la vie commode et c'est mieux qu'on vous prévienne : la tête malade, le corps malade, il n'y a que du malheur en lui.

Adeline fut blessée par ces paroles.

— Monsieur Guinou, fit-elle sèchement, Julien ne ressemble à personne et vous ne le comprenez pas. Je m'en vais. Au revoir.

Elle tourna vers la gauche et partit vers son quartier lointain, Ménilmontant. Elle avait cette rapide allure des ouvrières habituées aux longues courses quotidiennes, le matin vers la ville, le soir

vers le faubourg. Elle marchait vite, mais son visage jeune restait soucieux.

Julien Guinou avait toujours été son camarade. Ils avaient habité la même rue, étudié dans des écoles voisines. Julien était un enfant songeur et solitaire; Adeline s'était pliée à ces goûts singuliers. Ils avaient grandi ensemble et seuls, dédaignant les compagnies faciles, inventant des jeux dont ils étaient fiers. A seize ans, Julien s'était passionné pour les idées et pour les livres qu'il se procurait à grand peine. Adeline avait l'intelligence prompte, elle put comprendre et suivre son ami. D'abord il fut anarchiste : elle écouta ses colères, ses espoirs, et se laissa plus d'une fois mener aux réunions privées ou publiques de la secte. Puis Guinou connut un autre groupe, et voulut s'occuper uniquement de poésie, de littérature audacieuse. Qu'il fût anarchiste ou qu'il fût décadent, Adeline l'admirait, l'approuvait toujours, et son attention toujours prête, sa docilité féminine suffisaient à procurer un peu d'apaisement et de joie à l'âme tendue de Julien. Elle lui avait voué ses premières tendresses : la vie ne les désunit pas. La boutique de bijouterie où elle était vendeuse était proche du magasin de lingerie où il travaillait. Chaque jour tous deux cheminaient, déjeunaient ensemble, puis, le soir venu, se retrouvaient encore dans une petite université popu-

laire : ils y rencontraient quelques personnes, isolées comme eux-mêmes dans le grossier faubourg et les seules qu'ils consentissent à estimer.

Pourquoi Julien s'était-il brusquement lassé d'une vie qu'il avait longtemps trouvée douce ? Sans doute, ces nuits d'étude l'avaient épuisé. Il avait lu Verlaine, Laforgue, la comtesse de Noailles. Il avait appris par cœur des centaines de vers, ravi d'abord, puis saisi d'un désespoir que la jeune fille comprenait mal. Elle voyait naître en lui une humeur singulière. Elle l'interrogeait, il ne répondait pas. Parfois il l'évitait. Non sans peine il se résignait à rentrer chez ses parents. Il ne voulait plus travailler et semblait révolté contre toute sa vie. Adeline le mena plus d'une fois, tel un enfant récalcitrant, à la porte de son magasin. Elle avait, comme tant de filles du peuple, un instinct pratique et sage qui manquait à Julien. « Il faut bien vivre », disait-elle désolée. Il répondait : « Je suis poitrinaire, je vais mourir. » C'était l'une des idées de son hypocondrie. Un médecin, qui l'examina, le trouva fort peu malade et conseilla quelque repos, surtout pour apaiser cet état de neurasthénie. Un jeune bourgeois, nommé Clément Dorsel, qui voyait souvent Julien à son université populaire, prit la peine d'intriguer et sut lui procurer un lit au sanatorium d'Angicourt : il partait à l'instant même et s'y rendait.

Adeline se remémorait en marchant le pénible passé et tâchait, mais tâchait en vain, d'espérer un meilleur avenir. Le singulier adieu de son ami l'avait impressionnée. « Pauvre Julien ! » pensait-elle sans nul soupçon de reproche. Car elle l'admirait, le plaignait et la pitié l'empêchait de blâmer. « Pauvre Julien ! quelle nouvelle idée le tourmente ? quand il me reviendra, que fera-t-il ? Julien est trop intelligent pour être pauvre. Il faudrait qu'il fût riche, comme ceux qu'il connaît au Foyer, comme M. Dorsel, par exemple, qui a le temps de lire tous les livres... »

Adeline suivait sans hâte la rue populeuse de Ménilmontant. Elle rentrait chez elle et rentrait à regret, car elle savait qu'aucun des siens ne compatirait à sa peine, ni son père fatigué, ni sa mère toujours grondante : et son besoin était extrême de n'être ni seule, ni rudoyée. Sa tristesse était plus poignante dans cet entour de maisons familières qu'animaient tous ses souvenirs. Elle tenait en marchant la tête un peu baissée, comme pour arrêter dans son sein les sanglots prêts à monter. Soudain elle pensa au Foyer, la petite université populaire où elle avait tous ses amis :

— C'est aujourd'hui dimanche, se dit-elle. Sans doute ils sont venus au comité, Rudoul et le vieux Marot, ou monsieur Dorsel ou mademoiselle Gaillon... J'y passerai.

La jeune fille, dans la tristesse même, restait si accessible aux impressions heureuses que ce rapide espoir d'un accueil franc, de mains tendues, de voix amicales répondant à la sienne, suffit à diminuer son chagrin. Elle gravit légèrement la pente raide qui achève la montée, puis, tournant à gauche, pénétra dans une rue étroite que des jardins bordent d'une part et d'autre part des maisons basses, dont l'une est décorée d'une inscription rouge : *Le Foyer, Université populaire et Coopérative du XXe arrondissement.*

Adeline entra dans cette maison. Elle traversa vite la boutique mal ordonnée, sans prendre garde aux ménagères qui faisaient leurs achats, sans adresser un bonjour au commis, et se dirigea vers la petite salle où quelques personnes, assises dans la clarté douteuse émanée d'une cour, paraissaient délibérer ou travailler ensemble.

— Bonjour, mademoiselle Adeline ! fit un concert de voix souhaitant la bienvenue.

— Guinou vient de partir, dit-elle sans répondre et s'assit. Ses yeux étaient rouges et elle froissait un mouchoir humide de ses larmes.

— Parti ce matin ? s'enquit l'un des hommes.

— Je l'ai conduit jusqu'à la gare, j'en reviens.

Une table, sur laquelle des paperasses traînaient ; une bibliothèque, où quelques centaines de livres

étaient rangés; une trentaine de chaises, dont plus d'une cassée, encombraient ce local. Trois estampes, accrochées aux murs, alternant avec les bustes empoussiérés d'Auguste Comte et de Dante, ne diminuaient point la tristesse du lieu mais au contraire, par l'essai d'une vaine parure, en faisaient sentir davantage la désolation.

Ils étaient réunis au nombre de sept, derniers fidèles, derniers soutiens de cette société qui dépérissait malgré leurs efforts : Rudoul, employé-comptable, au vaste corps un peu courbé, au front plissé, homme d'espoir invincible qui depuis vingt années suscitait et faisait durer des groupes d'action ouvrière. Ses cheveux grisonnaient, il sentait la fatigue de l'âge et la mélancolie du médiocre succès : mais un instinct de lutte le maintenait toujours. — Marot, vieillard ténu, à figure fine, longue et barbue, bourgeois de mise râpée. Il avait été « pion » dans un collège, et répétiteur de mathématiques; puis, retiré, vivait d'une rente infime mais suffisante pour ses goûts. Il aimait la science, et savait toujours dénicher quelques livres à lire. Il aimait la musique, et un de ses parents lui envoyait parfois quelque billet : il n'en fallait pas davantage pour lui assurer du bonheur. — Groslay, le serrurier, de mine campagnarde, âme ouverte, encline aux sociétés aimables, aux espoirs généreux, inaccessible

à la vilenie parisienne. — Mégy, l'électricien, adolescent au front ample, aux yeux bleus, le plus jeune du groupe et le plus grave. — Dorsel, différent d'allures et de tenue, bourgeois, seul de sa race. Il était un peu fonctionnaire, un peu homme de lettres, selon l'usage de Paris. Il tenait un emploi à la bibliothèque de l'Arsenal et publiait dans quelques revues des essais de critique. La curiosité l'avait attiré parmi ces ouvriers, l'amitié l'y avait retenu : il leur donnait, de mois en mois, une causerie, et venait aux séances de leur comité. — Mademoiselle Gaillon, la féministe, l'étrange créature, au corps un peu difforme, aux traits un peu obliques, comme si un coup de vent, survenu par la droite, eût légèrement repoussé vers la gauche les yeux, le nez, la bouche ; mais un regard si doux, vaste et mouillé apparaissait à travers ce désordre, un sourire si tendre y passait, que mademoiselle Gaillon avait tout de même beaucoup de charme et, par éclairs, de la beauté. Elle vivait seule, couchait sur un grabat, se nourrissait de fromage et de pain, gagnait chaque matin, en quatre ou cinq heures de corvée, le peu de sous qu'elle dépensait puis donnait le meilleur de ses jours aux amis en peine ou malades qu'elle allait visiter.

En d'autres temps ils se retrouvaient plus nombreux dans cette petite salle : quinze, vingt, zélés,

heureux et riches d'intentions. Aux soirs de conférences on ouvrait la porte de la boutique et les auditeurs s'y pressaient. Parfois il fallut s'établir dans un préau d'école : les hommes sérieux du quartier venaient tous. Mais cette première ardeur avait décru. Les uns s'étaient lassés ; d'autres avaient été détournés par l'âge, par des soucis de famille, de santé : maint camarade disparut ainsi. Comme une troupe réduite marche dans la bataille, décimés, non pas abattus, réduits à dix, réduits à huit, réduits à sept, les militants du « Foyer » continuaient la besogne. Le hasard les avait rapprochés dans la vague multitude d'un faubourg parisien, et ils restaient ensemble, ils s'efforçaient toujours, maintenus par les habitudes, par la peur d'être seul comme aussi par un sentiment de ténacité instinctive, d'affection et d'honneur.

Ils étaient tristes, ce matin-là, à cause de celui qu'ils perdaient, ce Guinou dont la jeune fille venait annoncer le départ.

Dorsel se leva et s'assit près d'elle.

— Il ne faut pas que vous soyez inquiète, lui dit-il. Nous avons obtenu qu'on reçoive Guinou dans un sanatorium. Mais son état n'est pas grave, nullement ; il n'est pas tuberculeux ; c'est de repos qu'il a besoin ; c'est un temps de repos que nous lui avons procuré...

Adeline hocha la tête comme pour décliner cette pensée de réconfort.

— J'aimerais mieux qu'il soit malade, et très malade, dit-elle, et qu'on me dise le nom de sa maladie. J'aimerais mieux qu'il soit tuberculeux. Je le soignerais alors, je le guérirais peut-être...

Groslay murmura :

— C'est le cerveau qui est touché.

La jeune fille semblait absorbée par son émotion. Et tout à coup avec un long sanglot qui lui rompit la voix :

— Il m'a quittée sans un adieu, s'écria-t-elle, sans un regard. Qu'a-t-il ? Est-ce qu'il me déteste ?

Elle se détourna d'un mouvement rapide, et, laissant tomber son visage entre ses mains, pleura. Les hommes, soudain levés, l'entourèrent tous avec sollicitude et gêne. Mademoiselle Gaillon lui toucha doucement l'épaule.

— Adeline, dit-elle, venez avec moi, sortons...

Les deux femmes partirent ensemble, et Rudoul, Dorsel, Mégy, Marot, Groslay se trouvèrent debout autour de la chaise restée vide.

— Notre pauvre Foyer ! dit Groslay.

— Il finit mal, murmura le vieux Marot, et nul de ses compagnons ne contredit cette prédiction de fin qu'il avait prononcée. Le départ de Guinou, les

larmes d'Adeline avaient fait entrer en eux le sentiment de la défaite.

Ils n'eurent point de plaisir à s'attarder dans cette petite salle où ils avaient en vain si fidèlement peiné. La matinée étant fort avancée, ils sortirent.

Mégy, Groslay, Rudoul allèrent ensemble; Dorsel et Marot les devancèrent un peu : une sorte d'instinct les groupait ainsi, les ouvriers marchant avec les ouvriers et le jeune bourgeois avec le bourgeois déclassé.

— Monsieur Marot, s'informa Dorsel, aviez-vous vu Guinou, ces temps-ci ?

— Un peu. Quelquefois il montait dans ma chambre.

— De quoi vous parlait-il ?

— De ses lectures, de sa santé, de ses colères, surtout de ses lectures, je crois.

Et le vieil homme ajouta :

— Ce pauvre Guinou, vous savez, c'est un peu la victime de nos livres.

De *mes* livres, traduisit aussitôt Dorsel, non sans quelque ennui : car il avait ouvert sa bibliothèque à Guinou.

*
* *

Cependant Guinou descendait de son train et, laissant ses paquets à la station, dédaignant

l'omnibus où s'entassaient quelques malades, il monta seul, à travers bois, au sanatorium d'Angicourt. Ce jour de janvier était sombre, mais sans aigreur, et d'une apaisante tristesse. Guinou chemina doucement, arriva, remit ses papiers, fut reçu dans la grande maison.

On lui montra son lit, son armoire, puis, dehors, sous le couvert des galeries tournées vers un pâle soleil, la chaise longue où il devrait s'étendre tout le long du jour et reposer. Plusieurs malades s'agitèrent sous leurs couvertures, se redressèrent ou tournèrent la tête pour considérer le nouveau venu. L'un toussa et ce petit spasme court ayant traversé l'air trente poitrines souffrantes toussèrent l'une après l'autre, communiquant une animation bizarre à l'espace énorme et silencieux.

Guinou ne fut pas sensible à la mélancolie de l'édifice et de l'accueil : il était habitué à la vie mélancolique. Il ne fut pas davantage sensible à la beauté sévère de la vue, à ces pentes boisées recourbées devant lui comme un golfe brumeux : il avait trop peu l'habitude de la nature pour savoir la regarder. Il écoutait à peine les indications qui lui étaient données : il pensait à soi seul, aux laideurs, aux contraintes soudain supprimées, à ce grand luxe de solitude, de lecture et de silence qu'un hasard merveilleux apportait dans sa vie.

Guinou dut subir une visite médicale qui lui fit perdre un temps dont il maudit la fuite. Libre, il prit en hâte quelques livres et s'installa sur la chaise longue qui lui avait été montrée.

Un homme au visage émacié, au regard vaincu, son voisin, le regarda et lui souhaita une bienvenue banale. Guinou eut un sursaut de colère, presque de haine. Il voulait être seul et ne concevait pas qu'un intrus lui parlât. Il regarda l'homme sans desserrer les lèvres, détourna les yeux, étendit la couverture sur ses jambes, attendit une minute l'entier retour de son bonheur, puis, comme on fait un acte solennel, il ouvrit son sac, en tira *Les Fleurs du mal* et mania sans hâte ce livre qu'il ne connaissait pas.

Il feuilleta quelques pages, hésitant à choisir, craignant de manquer l'instant délicieux, la première entrée dans cet univers inconnu qu'un tel jour lui ouvrait. Il leva les yeux, s'attarda, fit durer son plaisir et son trouble.

— Vivre ainsi, pensa-t-il doucement ; dans un fauteuil, avec des livres et son temps à soi, tout son temps bien à soi... vivre ainsi, comme M. Dorsel...

Il considéra les titres en haut des pages : *Spleen et idéal; Tableaux parisiens; Le Vin: Révolte;*

La Mort; il hésitait, feuilletait toujours; enfin, parvenant à la dernière page, il lut :

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!

Guinou demeura quelques instants immobile et saisi : il avait compris un langage nouveau.

Son voisin, qui n'avait cessé de l'observer, le crut distrait et jugea l'occasion bonne pour lier enfin la conversation :

— Vous savez, si on peut vous rendre service dans la maison... dit-il.

Julien Guinou tourna vivement la tête et, fixant l'intrus, asséna un regard si dédaigneux et si dur que le pauvre hère en resta stupide.

Un soleil pâle, lourd comme une larme, atténué par la brume et tristement visible, baissait vers l'horizon des bois. Guinou rêva, réfléchit, médita jusqu'à la fin du jour; et ses lèvres murmuraient l'alexandrin de Baudelaire :

Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons.

*
* *

Il réussit à sauvegarder sa solitude. Les poètes qu'il aimait, le souvenir innombrable des images,

des rythmes que retenait sa mémoire jeune et ferme, maintinrent son esprit dans un état bizarre de constante et douce obsession. Il continuait à lire Baudelaire ; il en ressentait la magie. Il s'émouvait avec un instinct juste, exalté par l'orgueil de goûter sans effort un lyrisme si rare, si dédaigneux de ce qui est simple et populaire.

Cinq jours passèrent : Guinou reçut un mot d'Adeline avec gêne et déplaisir. Il n'aima pas ce rappel d'un passé qui semblait aboli. Il rompit l'enveloppe, parcourut deux pages de tendresses, de souhaits, de nouvelles, et les froissa dans le fond de sa poche. Le lendemain il reçut une lettre de son père qui lui reprochait son silence. Julien lut à peine, tenant le papier du bout des doigts, comme une chose sale ; puis le déchira en morceaux menus pour que le vent les dissémine et qu'il n'en reste rien. Il ne répondit pas, il oublia.

Une semaine passa : Julien reçut par un même courrier une seconde lettre de son père, une seconde lettre d'Adeline, une lettre de Mégy. Il écrivait des notes en marges d'un livre quand ce paquet lui fut remis : ses rapides pensées furent aussitôt distraites. Il lui parut que de mauvais amis lui déniaient son droit au repos, à la solitude et ramenaient sur lui d'une façon cruelle les ombres qu'il avait chassées. Il prit les enveloppes closes, les déchira sans même

les ouvrir, les jeta d'un mouvement irrité : il retrouva soudain son calme et sa douceur de vie.

Étendu sur sa chaise longue, il lisait. Quand il se promenait, un livre à la main, il lisait encore. Il ne disait mot à personne, il vivait seul, fier de sa solitude. Personne ne l'aimait : et il n'ignorait pas cette malveillance qu'il avait provoquée. Il s'en réjouissait, l'interprétant comme un hommage involontaire, un aveu de différence et d'infériorité.

— Tous ces gens-là sont peuple, pensait-il, et moi pas. Ils le sentent !

Julien réussissait ainsi à ne rien voir des choses qui l'entouraient et il n'était affecté ni par la médiocrité des repas pris en commun, ni par la mélancolie de l'édifice blanc aux deux ailes arquées qui semblait tourner obstinément vers le soleil ses hôtes souffreteux et gisants.

* * *

Les camarades du Foyer avaient perdu courage et, comme honteux d'être vaincus, évitaient de se rencontrer. Victimes de leurs goûts singuliers, ces hommes sans familles vécurent solitaires dans leur vaste faubourg plein d'enfants, de rires et de cris, de rixes et d'appels, de sensualité, de colère et d'amour.

Adeline était fâchée d'avoir montré ses larmes, sa faiblesse, et triste de l'abandon où Julien la laissait : elle ne vint plus. Un matin, elle rencontra Mégy qui aussitôt s'informa de Julien : il avait écrit deux fois sans obtenir un mot en réponse. Adeline dut avouer son ignorance.

Ils cheminèrent ensemble, et causèrent. Mégy, comme Adeline, n'allait plus au Foyer. Il préférait étudier seul, soudain pris de méfiance ou de rancune instinctive contre ce groupe malheureux où il avait gaspillé beaucoup d'efforts et perdu un ami.

— Pourquoi tant de conférences ? fit-il d'une voix irritée. Nous n'avons pas besoin de savoir, nous autres ouvriers, tout ce qui a traversé les têtes des poètes, ni de connaître toutes les histoires du passé... nous avons besoin de savoir notre métier, pour être forts vis-à-vis des patrons, et puis d'être énergiques pour préparer l'avenir...

Adeline approuva doucement : elle était habituée à la violence de ses amis.

Dorsel avait promis de venir causer un soir de février : il s'excusa, alléguant un travail pressé. Ce n'était pas un mensonge. Mais son langage eût été plus véridique s'il eût avoué qu'il restait mal impressionné depuis le départ de Guinou, et

très en doute sur la qualité des services qu'il pouvait rendre.

La semaine suivante, on espéra la venue d'un conférencier nouveau qui avait promis son concours. Groslay, Rudoul et Marot, derniers fidèles du groupe expirant, l'attendirent. Cette fois encore ils furent déçus, le conférencier ne daigna se montrer.

Le vieux Marot se mit à bavarder. Il raconta les souvenirs de son beau temps. Il nomma les fameux révolutionnaires, Barbès, Proudhon, Blanqui. Il parlait avec cet entrain des vieillards qui se consolent de l'ennui d'être vieux en étonnant par leur vieillesse des hommes jeunes. Groslay, l'interpellant soudain, dit :

— Monsieur Marot, faites la conférence, dites-nous tous vos souvenirs !

— Je veux bien, répondit Marot.

Il se recueillit un instant, puis il parla. Il avait connu les chefs républicains, avant la guerre. Il rappela leurs mœurs et leurs allures, leurs facéties, leur courage un peu fou, leur amour du hasard et du risque. Il avait été ami de Raoul Rigault ; il avait vu Flourens, un soir de réunion publique, arrêter au nom du peuple le commissaire de police délégué pour surveiller son langage.

Groslay, tout heureux de ces histoires françaises, riait.

Marot connaissait bien l'histoire du siège de Paris. « Que je me suis amusé pendant ce temps-là, dit-il, et tous les parisiens avec moi ! Le pain manquait, mais le papier, jamais. Que de journaux à lire ! Tous les jours vote, émeute ou bataille... »

Absorbé par les souvenirs qui lui venaient si nombreux et si nets, il oubliait son petit public et jusqu'au plaisir d'amuser. Il se retrouvait dans sa vie ancienne, poussé par des heures sombres. Soudain il fut silencieux. Groslay s'enquit :

— Et la Commune ?

Marot avait été communard, mais sans illusions ni joie. Il raconta la mort de Flourens, le crâne ouvert d'un coup de sabre ; celle de Raoul Rigault fusillé dans la rue par les soldats de Versailles. Lui-même s'était péniblement échappé : il n'aimait pas à parler de ces jours où il avait marché dans le sang et couru sur des cadavres.

— Et après la Commune, interrogea Groslay qui ne riait plus, où avez-vous été ?

— A Londres.

Groslay désira des histoires sur Londres. Marot y avait vécu fort mal, bien heureux encore d'y pouvoir vivre, car les Français avaient eu la vie amère et difficile dans l'énorme ville pressée, la ville

humide et noire. Beaucoup étaient morts : l'un, bon et gai camarade, de faim sur un grabat ; et Marot en avait connu trois qui s'étaient suicidés. Après sept années il était revenu à Paris où il avait trouvé des groupes nouveaux, conduits par des meneurs nouveaux, et qui pensaient, agissaient, s'illusionnaient aussi d'une manière nouvelle.

Marot se tut presque étonné de trouver tant d'amertume au fond de soi.

— Père Marot, fit Groslay, votre causerie n'est pas gaie.

— Vous m'avez demandé mes souvenirs, répondit Marot déjà levé pour sortir : je vous les ai racontés. La vie des révolutionnaires n'est pas riante, vous devez le savoir.

Rudoul approuva d'un hochement de tête. Groslay, chagrin et décontenancé comme un enfant, marchait dans la salle.

— C'est l'ignorance, répétait-il, c'est l'ignorance qui cause tout le mal. Mais voyez : nous avons ouvert notre université, personne n'y vient.

— L'ignorance, fit Marot ; croyez-vous ? Les bourgeois savent le grec, l'orthographe et le latin : ils font des bêtises comme nous autres.

— Non, maintint Groslay, frappant du poing contre la table, je dis bien, c'est l'ignorance

qu'il faut combattre... Ah, si on savait, si on savait...

Marot et Groslay sortirent ensemble. Rudoul ne les suivit pas, ayant dessein de travailler ce soir-là et de vérifier les comptes de la coopérative. Il s'assit au comptoir, il ouvrit les registres : son esprit était disposé d'une manière un peu grave et lassé. Il était fatigué par le travail du jour. Les paroles de Marot, qu'il avait écoutées en silence, le préoccupaient. Il était trop jeune pour avoir traversé la Commune, les massacres ; mais il connaissait la misère des grèves, les rudes propagandes. Il pensait à ses propres souvenirs déjà si nombreux et si lourds ; à la multitude tragique des camarades disparus, usés par la misère, humiliés par la prison, les uns morts, les autres brisés, déçus par la longueur de la peine inutile. « L'ignorance est la cause du mal, avait dit Groslay ; ah, si on savait... » Rudoul se répétait : *si on savait...*

Ces simples mots ranimaient en lui un trouble qui venait de loin. Certain jour de son enfance, sa mère, à quelque interrogation naïve, avait répondu : « Quand tu seras grand, tu sauras. » Tout à coup silencieux, retiré dans un coin, il avait réfléchi à l'avenir annoncé par ces mots surprenants. Il saurait : pourquoi ce verre sur cette table avait cette

forme, il le saurait; pourquoi ce vin qu'on y voyait avait un goût si bon, il le saurait; et pourquoi les enfants, avant d'être grands, étaient petits, et pourquoi les arbres grandissaient ainsi, par dessus les maisons mêmes, et pourquoi les étoiles scintillaient si nombreuses au ciel, les unes si éclatantes, les autres si pâles, un jour il saurait tout cela !

Dès lors il travailla ; il apprit seul à lire, fut le premier à l'école; puis constamment poussé par cet instinct d'enfant qu'accroissait l'âge, malgré les crises de la vie, il avait continué ses études. Le jour était venu : que savait-il enfin ? Rudoul évita d'y penser.

Il se rappela la tâche qu'il s'était assignée : il prit une plume et vérifia longtemps, sans un flottement d'esprit, les colonnes chiffrées. Puis il sortit. Il regagna, marchant à pas lassés, la chambre où s'écoulaient ses nuits solitaires, et il fut aussitôt repris par cette méditation qu'une longue habitude semblait perpétuer au fond de sa pensée.

— Si on savait, ressassait-il, si on savait; mais personne ne sait, personne ne veut prendre la peine de savoir ; si on savait, nettement et jusqu'au bout, toutes les causes et toutes les suites, alors on se débrouillerait dans ce désordre, qui est le mal, et ce mal cesserait. Si on voulait bien attendre, avec un peu de patience, avant d'agir, et travailler comme n'importe

quel ouvrier qui va doucement quand le travail est difficile, alors on pourrait voir clair, on pourrait trouver l'ordre, et les hommes sauraient leur place, leur place dans la vie : car cela surtout ils ne le savent pas...

Il était minuit passé. Rudoul réfléchissait, la tête inclinée sous un poids invisible. Rien, dans le faubourg désert, ne distrayait le cours de ses pensées et il méditait obstinément sur la vertu négligée du savoir.

*
* *

Mars touchait à sa fin et chaque jour augmentait le bonheur de Guinou. Son imagination était libre d'entraves, de gênes irritantes. Il oubliait le passé, il ne pensait jamais à l'avenir, insoucieux comme un enfant qu'il était encore et comme ces pauvres gens parmi lesquels il avait vécu.

Or il arriva qu'un employé, interrompant sans respect sa lecture, lui remit une feuille.

— Vous partez dans deux jours, dit-il.

Guinou ne répondit pas mais il courba la tête et, sentant tout à coup l'imminent inconnu, frémit.

Il était quatre heures. Pendant deux heures encore, il resta étendu, tâchant à jouir des rapides instants, de l'air, de son livre, de la clarté. Il répéta

souvent la strophe de Baudelaire qu'un hasard lui avait révélée au premier jour de sa retraite :

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!

Il déposait, il reprenait son livre et réussissait à sauver parfois quelque lambeau de son bonheur menacé : puis il était ressaisi par les transes.

Il s'endormit avec peine, s'éveilla dans la nuit et fut pris de panique : il entendit battre son cœur, battre sa montre, il sentit le passage du temps qui précipitait sur lui les souvenirs de son passé sordide et les pressentiments de l'avenir épouvantable. Redressé sur son lit, il attendit longtemps. Enfin le calme vint et le sommeil.

Le surlendemain il partit.

*
* *

Guinou s'arrêta au sortir de la gare du Nord. Le jour était humide et sans clarté. Les gens allaient dans la boue en regardant leurs pieds. Il se demanda : où irais-je? Il se sentait la victime d'une catastrophe.

Il marcha pendant quelques minutes, puis s'assit sur un banc des boulevards extérieurs.

Sa valise était posée à terre et il tenait son sac sur les genoux comme un chemineau des grandes routes. Où irait-il ? L'idée ne lui vint même pas qu'il pût retourner chez ses parents, dans cette rue, dans ce logement vils où il avait gâché ses vingt années de vie. Toutefois, quand, pénétré par le froid, il se leva, il se dirigea vers ce Ménilmontant qui était comme sa ville dans la ville immense.

Il prit un tramway, descendit au faubourg et de nouveau ne sut où il irait. Il lui déplaisait de demander l'hospitalité à un ami. Il n'était intime qu'avec Mégy et ne désirait pas le voir. Il aperçut un hôtel à l'entrée de la rue de Ménilmontant. Il hésita un peu, puis il entra.

La chambre qu'on lui donna était hideuse avec son papier sale. Elle exhalait une odeur de crasse, de fille et de renfermé. Julien Guinou ouvrit la fenêtre qui donnait sur une cour et respira un air à peine moins souillé. Il s'assit, triste comme un vaincu. Il avait été jusqu'alors plus atterré que désespéré : enfin le désespoir le prit. Il se jeta sur le lit constamment ouvert pour des amours sordides, et fut assailli par tous les souvenirs de cette vie où son destin le rejetait : cris, rudesses, bêtise épaisse, désordre et négligence, clartés douteuses, odeurs

infâmes. Quelques rythmes de Baudelaire lui arrivèrent tout à coup, traversant, blessant son esprit de leurs moqueuses et lyriques cadences :

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

« Ma vie, toute ma vie, s'interrogea Guinou; est-ce bien elle qui est ainsi, à jamais sordide, à jamais perdue? » Il répéta ces mots, *ma vie,* serrant les mains comme pour retenir un bien précieux dont on l'eût dérobé. Le rythme léger l'assaillit encore :

Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

Impuissant et furieux comme un animal pris au piège, Julien laissa tomber la nuit.

Le lendemain, tardivement éveillé, il reconnut de ses yeux las la laide chambre et se rappela une à une les tristesses de son état. Un bruit de pas montait de la rue. « Ils vont au travail », pensa dédaigneusement Julien, « moi je n'irai plus... » Il réfléchit un instant, puis murmura : « Je ne le peux pas... » Il lui semblait qu'il se fût déshonoré en concédant une si vulgaire démarche. « *Je ne le dois pas* », prononça-t-il avec fierté. Puis il songea : « Que faire alors? Me tuer peut-être? » Il considéra cette nouvelle idée; il la considéra sans trouble, sans hâte, comme une chose ingénieuse et belle; il répéta, pour mieux goûter le son des mots : « Me tuer peut-être? » Il leur trouva un accent familier, rien ne l'étonnait en eux : « Oui, se dit-il, je ferai cela, et ainsi tout s'arrangera et autrement rien ne s'arrange... » Alors seulement il fut ému, et le cœur lui battit, mais doucement, comme d'amour, comme s'il eût découvert une vision sublime. Il sourit. « Je ferai cela... ce sera bien : il faut que je me tue, puisque ma vie ne peut pas être belle... (cette phrase le satisfit et il sourit encore) je dois le faire, je me tuerai... »

Il musa dans son lit, heureux d'avoir trouvé. Enfin il descendit vers cette ville dont il entendait la rumeur.

Il alla vers les quartiers riches et se promena

toute la journée sur les boulevards, les Champs-Élysées, les quais. Il se réjouissait d'être à Paris seul, ignoré; il pensait avec une joie mauvaise que ses amis, ses parents, devaient s'étonner de son absence et l'attendre. « Qu'ils s'étonnent! pensa-t-il. Ils s'étonneront bien davantage quand j'aurai fait mon coup. » Son suicide lui paraissait une chose glorieuse. Il décida qu'il écrirait une lettre, afin que les journaux parlent de lui, du jeune ouvrier qui s'est tué parce que sa vie ne pouvait être belle.

Il s'interrogea soudain : « Quand me tuerai-je? Dans une semaine : je veux vivre huit jours encore. Mais l'argent pour vivre? » Julien ouvrit sa bourse, y trouva quatre francs et frissonna de peur. « Il me faut vingt francs, où les prendre? Adeline? pensa-t-il. Elle m'aime, elle fera ce que je voudrai, et si je lui commande le secret, elle se taira... »

Le jour tombait. Julien Guinou remonta vers Ménilmontant et attendit Adeline sur le chemin de son retour.

Adeline allait un peu vite, préoccupée à cause de Guinou et de son étonnant silence. La date de son retour devait être bien proche : que devenait-il? Elle entendit :

— Adeline!

C'était Guinou qui l'appelait. Tournant un peu la tête, elle l'aperçut, l'air pâle et singulier, et lui saisit les mains en riant de plaisir.

— Julien, comment vas-tu ? D'où sors-tu ? Nous nous demandions tous...

— J'ai quelque chose à te demander, Adeline, prononça-t-il avec un accent bref et dominateur. Écoute.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai besoin d'argent.

Adeline l'écoutait stupéfaite.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit-elle. J'ai un peu d'argent, je te le prêterai bien, mais il ne s'agit pas de ça. Parle-moi de toi, nous avons tant de choses à nous dire, parle, raconte...

Adeline fixait sur lui des yeux décidés, et Guinou fut humilié de la rencontrer si ferme devant lui.

— Veux-tu me rendre service, oui ou non ? déclara-t-il.

— Quand tu seras poli ! fit-elle.

Son indignation était sincère, l'impériosité de Guinou ne l'était pas. Il baissa les yeux ; Adeline devina cet instant de faiblesse.

— Julien, dit-elle, parle-moi ; dis-moi depuis quand tu es de retour à Paris, pourquoi tu ne travailles pas, où tu demeures. Je ne sais rien de toi, depuis deux longs mois rien. Je t'ai écrit, tu ne

m'as pas répondu ; Mégy a vu ton père, qui ne pouvait rien dire. Julien, sois comme autrefois, parle...

Julien Guinou fit un geste agacé, puis, à sa grand honte, se tut.

— Où loges-tu ? réitéra Adeline.

Et Julien se taisant encore :

— Pourquoi as-tu besoin d'argent ? Tu ne travailles pas ? Pourquoi ne travailles-tu pas ?

Julien avait prévu cette question et, prenant une voix mystérieuse, il répondit :

— Il me faut huit jours... là-bas j'ai commencé un travail, un poème... Il me faut huit jours pour l'achever. Ensuite je ne demanderai plus rien.

— Mais pourquoi me cacher où tu loges ?

— Je voulais être seul pendant ces huit jours-là... seul comme j'étais là-bas...

Adeline demeura indécise ; l'histoire du poème lui parut bizarre : mais Julien était toujours bizarre. D'ailleurs il l'avait touchée et rendue moins soupçonneuse. Mais elle ne voulait pas accepter le secret de son adresse. Elle en était inquiète, froissée, et le dit :

— Julien, je te donnerai ce que tu désires, j'en serai contente. Mais tu me diras ton adresse. Je n'accepte pas que tu te caches de moi et que tu m'arrêtes dans la rue parce que tu as besoin d'argent.

Julien Guinou, comprenant qu'il ne pouvait éluder la demande, indiqua l'hôtel où il logeait. Adeline l'embrassa.

— Attends-moi ce soir, dit-elle, je te porterai une petite somme.

Julien Guinou, mécontent de soi-même, ne retint pas son amie. Elle disparut, légère et gaie.

Ce même soir elle le revit et le quitta très avant dans la nuit. Elle l'avait interrogé sur cette œuvre mystérieuse qu'il disait commencée : il n'avait pas répondu. Elle l'avait interrogé sur les raisons de son silence et de son isolement : il avait mal répondu. Adeline ne parvenait pas à comprendre et appréhendait vaguement un malheur. Elle s'effrayait d'être seule à connaître la retraite de Guinou, de porter seule avec lui la responsabilité d'un inconnu si lourd. Le lendemain matin, elle se trouva plus anxieuse encore et décida qu'elle ne devait, qu'elle ne pouvait garder un tel secret. Elle s'habilla vite, déposa un court billet chez le père Guinou : elle lui livrait l'adresse de son fils.

Elle se trouva soulagée, mais pour un temps court. « J'ai été bien maladroite en prévenant son père, » se dit-elle avec reproche. « Il ne comprend pas Julien, Julien ne l'aime pas, de tous temps ils se sont querellés... C'est Mégy que j'aurais dû prévenir, ou, mieux encore, monsieur Dorsel ; il con-

naît Julien, il sait lui parler; monsieur Dorsel aurait compris ; j'aurais dû lui écrire; je peux le faire encore ; il est bon, il ne refusera pas... j'irai ; et il réparera peut-être ma faute de ce matin... »

Une fois déjà elle avait ainsi sollicité Dorsel, à la fin de l'automne, quand Guinou avait paru si malade et si désespéré. Elle ne déjeuna pas et se hâta vers la bibliothèque de l'Arsenal où elle trouva le jeune homme installé derrière son bureau, paisible et classant des livres.

Elle lui dit tout, elle avoua son grand désir qu'il intervînt.

Dorsel écoutait en silence. Adeline fixa sur lui des yeux suppliants.

— Vous me trouvez indiscrète? fit-elle.

— Non, répondit Dorsel, qui devinait le fond sérieux et peut-être même tragique de tout cela. Guinou l'inquiétait et le touchait singulièrement.

— J'irai, dit-il.

Adeline hésita un instant puis osa demander :

— Quand ?

Dorsel eut pitié d'elle.

— Je déjeune et je pars, dit-il.

La visite d'Adeline avait bouleversé Julien. Elle était la seule figure dans son passé qu'il n'eût jamais détestée. Il avait eu l'imprudence de la cher-

cher : l'ayant revue, et repris dans ses bras la faible habitude de vivre, il se trouvait sans force. Si elle-même fût revenue ce matin-là, Julien lui eût sans doute confié le secret qu'il avait retenu la veille à grand peine. Il eût en pleurant tout avoué, tout promis comme un lâche enfant qui a peur.

Il entendit un bruit de pas sur l'escalier, et ces pas s'arrêtèrent devant sa porte. Ce n'était point ceux d'Adeline, si légers : Julien Guinou perçut en eux une pesanteur, un rythme familiers.

— C'est là ? fit une voix lourde ; et il reconnut la voix de son père qui en même temps voulut ouvrir la porte : mais elle était fermée.

Adeline m'a trahi, pensait-il immobile dans son lit. Ce pas, cette voix lui avaient rappelé toute son enfance contrariée et il était à nouveau possédé par la haine. Le père frappa contre la porte.

— Julien ! es-tu là ?

Julien, silencieux, retenait même son souffle. Au dehors le père, penché sur la rampe de l'escalier, conversait avec le garçon d'hôtel. On ne répond pas, disait-il, la chambre est vide. Elle est occupée, affirmait le garçon. Le père ébranla violemment la porte.

— Julien, cria-t-il d'une voix impérative, réponds si tu es là !

— Comme il crie, la brute ! pensait Julien. Moi je

ne veux plus le voir. Il a gâté ma vie, qu'il me laisse mourir.

Le vieil homme se lassa. Julien l'entendit qui disait au garçon : « Je reviendrai ce soir », et le bruit des pas trop connus s'éloigna.

Julien respira. Soudain curieux, presque avide, il courut à la fenêtre, tira les persiennes et se mit aux aguets. Il vit son père qui sortait de l'hôtel, puis s'éloignait, se dandinant à la manière des vieux ouvriers. Il disparut en descendant la rue. Aucune pitié n'effleura Guinou, il regardait avec un orgueil de vainqueur.

— M. Dorsel ! murmura-t-il tout à coup.

Un jeune homme avait croisé son père et Guinou reconnut Dorsel. Il n'eut pas un doute : Adeline l'avait prévenu et il venait le voir. Il quitta la fenêtre, saisi de trouble. Que me veulent-ils tous ? pensait-il, quel droit ont-ils sur moi ? Il haïssait Dorsel autant que son père, plus cruellement peut-être, mais différemment. Il méprisait son père, il enviait Dorsel ; son père lui apparaissait comme une brute, et Dorsel comme un être fin, le plus fin des hommes qu'il eût approchés ; Dorsel lui avait tout appris, les manières, la culture, le goût, les livres que le peuple ignore : et Guinou désirait le faire souffrir mais surtout il désirait le voir.

Il était indécis au milieu de la pièce, toujours en

chemise et pieds nus, quand Dorsel frappa contre la porte et l'appela :

— Guinou, vous êtes là?

Guinou tourna la clef et se rejeta dans son lit.

— Entrez, dit-il.

Il s'était étendu sur le dos, la tête un peu penchée du côté de la chambre, et il vit Dorsel entrer, hésiter une seconde, puis aller vers le chevet du lit.

— Vous êtes souffrant, Guinou? fit-il surpris de le trouver couché.

Guinou considéra Dorsel, ne répondit pas un mot et se composa un visage impassible.

— Écoutez, continua Dorsel avec une voix sérieuse. J'ai vu Adeline : elle se tourmente à cause de vous, elle voudrait...

Guinou tenait toujours fixés sur Dorsel ses yeux gris et bientôt il reconnut non sans plaisir que son prêcheur était un peu déconcerté.

— Guinou, dit Dorsel, je suis venu pour vous servir, si je le puis. Le puis-je ?

Guinou regardait ailleurs et paraissait ne rien entendre.

— Qu'avez-vous ? interrogea Dorsel.

Et Guinou se taisant toujours, Dorsel insista longtemps.

— Qu'est-ce que vous nous cachez? — Vous sen-

tez-vous encore malade ? — Je ne peux pas comprendre ! — Répondrez-vous ? — Que voulez-vous ? Que je m'en aille ? Je ne m'en irai pas, Guinou. Je sais que tout à l'heure vous avez renvoyé votre père. Vous inquiétez Adeline, vous m'inquiétez aussi, tous vos amis sont inquiets, Guinou, répondez-moi !

Julien Guinou maintenait son regard détourné et son air impassible : ce n'était qu'apparence. Cette voix de Dorsel humilié lui rappelait les réunions du Foyer, les soirées de causeries, de musique, précieux souvenirs, orgueil et perte de sa vie. Il ressentait pour Dorsel de la reconnaissance mêlée à de la cruauté.

— Guinou, supplia Dorsel, suis-je un étranger pour vous ? Nous avons été camarades. Nous le serons encore. Tous vos amis sont mes amis. Pourquoi, dites pourquoi vous ne répondez pas ?

Dorsel, s'étant levé, s'approcha du lit. Guinou se retourna, présentant son dos.

— Guinou ! fit Dorsel d'une voix triste et reprochante.

Sa main toucha l'épaule de Guinou qui la chassa d'un mouvement léger. Il resta quelques minutes, hésitant auprès de ce lit ; il aperçut les livres sur la table et lut les noms de Baudelaire et d'Huysmans. Il était gêné par l'angoisse.

— Puisque vous ne voulez pas m'entendre, Guinou, dit-il, adieu !

Il regardait encore cette nuque et ce dos immobile sous les draps. Il partit et ne sut pas que Guinou pleurait dans la ruelle du lit.

*
* *

Guinou, bientôt levé, quitta l'hôtel, emportant son léger bagage de linge et de livres. Il se hâtait craignant un retour de son père, Mégy, Adeline ou quelque autre. Il se dirigea vers la Villette et de nouveau s'enferma dans une chambre d'hôtel. — Il ne me reste qu'à mourir, — songeait-il avec une amertume que la veille il n'avait pas éprouvée : il n'y aurait eu que du noir dans son âme n'eût été ce plaisir vif qu'il éprouvait en se remémorant l'air penaud de Dorsel.

Pourtant il ne voulait pas glisser obscurément ni mourir invengé. Il voulait manifester sa haine, agir en se tuant ; et parfois des souvenirs violents montaient vers lui du temps lointain de son adolescence anarchiste. Poutre, le libertaire, lui avait dit : « Si jamais tu as faim, rappelle-toi ceci : arme-toi, tue un bourgeois, la guillotine te guérira de la misère. » Guinou pensa, les dents serrées : « Oui, je devrais tuer... qui ? Dorsel ? » Il n'imaginait pas sans

plaisir son geste brusque et le corps du jeune homme si bien vêtu soudain tombant à terre dans le sang. Mais il s'objectait à soi-même : « Non, je ne dois pas tuer. Je serais confondu avec ces anarchistes dont je ne suis plus, dont je ne veux plus être. Je dois agir à ma manière, je dois trouver... ma vie n'est pas assez belle : voilà pourquoi je me tue, je dois le faire comprendre... »

Et il continuait d'entendre le conseil et la voix de Poutre qui l'obsédaient.

Au soir de cette journée il sortit et, couvert par la nuit, il osa retourner vers ces anciens quartiers où le rappelait son passé. Il descendit la rue des Amandiers, couloir obscur où il avait vécu les vingt ans de sa vie. Il passa, marchant vite, devant sa maison même sans éprouver rien qu'un mouvement de colère. Il monta dans une rue voisine et, reconnaissant soudain la devanture mal éclairée d'un mastroquet, il s'arrêta, il regarda, il fut ému : c'était là que se réunissait le groupe anarchiste, c'était là qu'il était devenu anarchiste et heureux. Entre seize et dix-huit ans, il avait traversé ce rêve. Chaque soir, laissant gronder sa mère, silencieux comme pour une œuvre grande et mystérieuse, il filait au groupe ; il approchait ces hommes indomptables, ces pauvres devant qui tremblaient les riches ; leurs mains serraient ses mains enfantines ; il leur parlait,

on l'écoutait; il les suivait aux réunions, aux fêtes et, avec Mégy qu'il avait connu là, colportait placards, brochures et chansons.

Guinou approcha très prudemment : il reconnut à travers les rideaux des silhouettes, des visages autrefois fraternels; Poutre discourait en frappant sur la table. Guinou sentit monter des larmes dans ses yeux. Il se rappela, presque jour par jour, les premiers mois de l'affaire Dreyfus, les mois rudes, les bagarres un contre vingt, les ruées contre les tribunes, l'arrachement des drapeaux tricolores, — puis, par un beau jour d'été, on avait pillé l'église Saint-Joseph avec Sébastien Faure et le soir, on avait regardé les nationalistes lapider la police devant la gare de l'Est — grands jours où le monde craquait, donnant espoir à la Justice!

Une forte impulsion poussa Guinou vers la porte éclairée : il crut entrer mais s'arrêta : « A quoi bon? se dit-il. Un monde nous sépare. » Il demeura caché. Poutre et les autres se levèrent : Guinou très vite se retira dans l'ombre. Ils avancèrent vers la porte, ils sortirent : Guinou fuit devant eux.

Il avait un peu de honte et regrettait, sans se l'avouer nettement, ces années où il avait eu une colère, une conviction et un but.

Il rentra, se coucha, fut longuement agité parmi des pensées et des rêves, trouva enfin deux ou trois

heures d'un sommeil lourd. Un rayon de soleil matinal, s'insinuant sur son visage, l'éveilla : il se dressa sur son lit et tout aussitôt il compta :

— Ce jour qui vient... cette nuit... un jour encore, et puis...

Il regarda la chambre vile.

— Elle est laide, je la quitterai ! Tout ce qui est laid, je le quitterai ! Mon geste approche !

Il répéta ces mots avec une singulière allégresse, comme s'il eût senti ranimées en lui ses exaltations de jeune libertaire. *Les Fleurs du mal* étaient à son chevet : il les ouvrit mais ne put lire, son esprit fébrile s'astreignant mal à la suite des mots. Il resta longtemps couché, parfois repris par le sommeil et bercé d'un vague enthousiasme.

Il sortit après midi puis s'imagina qu'on le dévisageait, qu'on le suivait, et rentra vite. Il craignait que ses amis ne cherchassent à le dépister. Adeline, en effet, sitôt qu'elle eut découvert sa fuite, avait couru prévenir son père et Dorsel, qui demanda une enquête à la Préfecture de police : mais ce pouvait être une longue recherche.

*
* *

Quand tomba la nuit — sa dernière nuit — Guinou reconnut que nulle part mieux qu'à l'hôtel on ne

mettrait la main sur lui : il sortit de nouveau, erra dans les rues sombres, dormit sur un banc de bois dans la gare d'Orsay, s'éveilla transi par la fraîcheur, marcha, suivit les quais, but du café au lait au milieu du Pont-Neuf. Une clarté intense montait de l'Orient sur le ciel pur : Guinou considéra cette dernière aurore en absorbant la boisson chaude, et sentit qu'il était disposé d'une manière calme et solennelle. Il but avec lenteur, savoura les bonnes gorgées. Des ouvriers, des ouvrières, buvaient à ses côtés. Il considérait sans pitié ces esclaves d'un univers où leur lâcheté seule les tenait asservis. Ces ouvriers, ces ouvrières, causaient et riaient avec simplicité. Les misérables ! pensa Guinou.

Il voulut passer au Louvre sa dernière journée; l'heure étant matinale, il trouva porte close et dut attendre. Ce fut un passage assez dur. Guinou avait besoin d'agir pour entretenir son courage. Il rôda sur la place, sans réussir à distraire sa pensée de la mort imminente. Souvent il regardait l'heure au cadran de Saint-Germain-l'Auxerrois et, quoiqu'il fût impatient d'entrer au musée, il ressentait de longs frémissements parce que les minutes fuyaient. Il s'appuya au parapet du quai, contemplant avec un effort d'indolence l'eau mouvante du fleuve : « Est-il possible, songeait-il, que cette eau, demain comme aujourd'hui, s'écoule, et que moi... » Ni son

instinct ni sa raison ne comprenaient qu'un abîme infini pût s'ouvrir pour lui seul. Il se réfugia dans l'église : un rayon étiré, bleui par un vitrail, semblait posé sur le vaisseau désert. Guinou fut soulagé par l'immobilité des choses, l'enveloppement des sons, par une impression de vie déjà suspendue, bientôt transfigurée.

Dès que l'heure eut sonné il quitta l'église et pénétra dans la galerie des tombeaux et des sphinx. Il tourna autour de ces monstres puis monta, considéra attentivement les bijoux raffinés des dames égyptiennes, traversa sans hâte les paisibles salles où les figurines helléniques, réunies par centaines dans les longues vitrines, souriantes et mutilées, s'attifent, bavardent, essaient leurs pas légers. Il marcha droit devant lui et entra dans les salles de peinture. Il était las, ne put fixer son attention. Il n'en avait pas besoin pour être ému : il avait l'âme toute ébranlée, toute débordante, et la simple vue de ces murs glorieux suffit à remplir ses yeux de larmes. Il examina quelques scènes, déchiffra quelques noms, s'aperçut qu'il ignorait ces histoires, ces noms. Il passa. Des peintures différentes d'aspect l'attirèrent. Il lut des noms italiens, des noms d'artistes et quelquefois des noms de villes que M. Dorsel avait vues et décrites. Il s'en souvint et il fut triste.

Une heure avait sonné : Guinou sentit un peu la faim, sortit et déjeuna de trois gâteaux, debout dans une pâtisserie. Puis il reprit le chemin du musée. Il se dirigea vers le salon carré et voulut y rester longtemps : mais de nouveau son ignorance l'humilia. Trop de gens passaient, repassaient devant lui, dont les propos qui paraissaient experts et les allures aisées lui faisaient mal. Il se remit en marche, vit s'ouvrir dans l'ombre les parages déserts où résident les dieux antiques, alla vers eux et connut son dernier bonheur. Il s'arrêta devant Marsyas crucifié, s'assit aux pieds de la Vénus ; il erra longuement, se détournant parfois pour éviter les rares visiteurs. Il entendait leurs pas mais il ne voyait que les marbres et il lui semblait que ce peuple de héros immobiles lui faisait signe et l'appelait. Les gardiens le chassèrent enfin. L'idée de revoir la rue le désola. Il marcha devant eux d'un pas très ralenti, s'attardant à dessein, leur cédant à regret, comme s'ils l'eussent contraint de sortir de sa tombe, bientôt définitive, pour rentrer un peu dans la vie.

Cette dernière heure l'avait grisé. Il regagna son faubourg où il voulait mourir. La course fut longue et diminua son courage. Il considérait avec trouble, avec mépris pourtant, cette multitude minable attachée à la vie, parmi laquelle il cheminait.

— Je vais mourir, pensa-t-il, mourir l'ayant voulu ; je sais comme ils mourront, eux tous !

Il se figura la misère, la crasse de leurs vieux jours.

— Et je sais comme je vais mourir !

Il frémit puis se ressaisit et marcha fier comme un soldat.

Il acheta deux petits pains pour dîner, du charbon de bois pour mourir et prit sa dernière chambre dans un hôtel meublé. Il s'enferma, s'assit et le temps passa vite.

— Voici mon dernier logis, pensa-t-il, je ne dois plus sortir.

Il tourna la clef une deuxième fois et entendit un léger bruit métallique. Il sourit. Il se sentait loin et au-dessus de la vie, fort et calme.

Il but un grand bol de café où il mouilla son pain. Alors, étant un peu moins las, il prit dans son sac les livres dont il voulait s'entourer jusqu'à la fin et les disposa sur la table. Puis il écrivit le mot d'explication qu'il avait décidé de faire court, de réduire à la phrase même qui lui était venue avec l'idée de son suicide :

« *Je me tue parce que ma vie ne peut pas être belle.* »

Il la relut avec satisfaction. « C'est bref, pensa-t-il, c'est bien... »

Dix heures sonnèrent : il lui restait encore cette nuit à vivre. Il s'étendit, bizarrement ému, tout las et frémissant, parfois sommeillant presque, et alors il voyait pressés autour de lui ces dieux, ces déesses de marbre parmi lesquels il avait passé quelques instants si doux ; parfois tout éveillé, et alors il était occupé par la pensée des journaux qui parleraient de lui. « Tous les journaux, pensait-il, tout Paris... » Mais il n'avait ni un doute, ni une crainte ; il sentait toujours en lui une grande fierté et un grand calme.

Enfin le ciel parut blémi par l'aube. Il se leva, alla vers la fenêtre et, curieux de sentir l'air, l'ouvrit : une brise fraîche lui passa sur la face, enveloppa son corps, apportant avec elle l'odeur fine du pain tiré brûlant des fours dans la ville endormie. Julien Guinou frémit et se retira très vite, comme si tous les désirs de la vie étaient rentrés vers lui par cette fenêtre ouverte. Il poussa, ferma les battants et demeura debout contre la vitre, tendu vers cet univers extérieur dont il voulait se retrancher. L'odeur, restée dans ses narines, lui rappelait la plus simple joie de sa vie : le pain joyeusement mordu chaque matin.

Julien Guinou perçut soudain, à travers ce grand silence qui l'oppressait, un bruit rythmique ; il reconnut un martellement de pas. Il tendit l'oreille

et perçut d'autres bruits de même rythmés, les échos de pas plus lointains. Il s'imagina tous ces hommes qui marchaient. « Ils vont au travail, » pensa-t-il ; et il les méprisa. « Ils marchent comme ils ont marché hier, comme ils marcheront demain, toujours... Moi, je n'irai plus ! »

Julien avait recouvré sa décision avec sa haine. Le bruit lugubre allait croissant, quelques voitures au loin roulaient. Le jour était venu : il devait se hâter. Il tira la grille hors de la cheminée et l'emplit de charbon de bois devant la trappe soigneusement baissée. « Ce sera bien ainsi », jugea-t-il. Il ne sentait plus en lui le calme et la fierté, mais une cruelle agitation, un désir de mal faire. Il lui fut amer de penser qu'il mourrait seul, sans venger sur personne sa vie brisée — sur personne, point même sur Dorsel. Une idée lui vint tout à coup. Il sourit, il prit la plume en hâte, il écrivit :

« A l'heure où vous recevrez ceci, je me serai tué parce que je ne peux pas mener la même vie que vous. Prévenez ma famille, faites le nécessaire. »

Il relut ce mot, l'adressa à Dorsel, rit de plaisir et la vengeance dilata son âme.

La lumière était dans sa force, au dehors la rumeur humaine croissait toujours. « Vite », pensa Guinou, « vite... » Il lui sembla qu'on allait venir.

l'empêcher d'agir, peut-être l'arrêter. Il entendit un bruit dans l'escalier, il eut peur, une sorte de panique précipita ses gestes. Agenouillé sur le sol il alluma son feu, souffla sur les charbons dont quelques-uns enfin rougirent. Alors il se jeta sur le lit. Il s'interrogea : « Souffrirai-je ? La mort viendra-t-elle vite ? »

Les yeux grands ouverts, il considérait ces murs, ces objets, les derniers qu'il dût voir. Il aperçut ses chers livres et fut humilié parce qu'ils étaient sales, tachés et défaits comme les vieilles femmes du peuple. La fumée montait, inclinait et tordait sa colonne mouvante, se brisait au plafond et bleuissait doucement toutes choses. Julien Guinou s'engourdit un peu : la fumée oscilla, la pièce entière parut osciller avec elle. Soudain une idée, un regret lui vinrent :

— Ma lettre, se dit-il, je l'ai faite trop courte; j'aurais dû raconter ma visite au Louvre... c'était si beau... ces marbres grecs... oui, ma lettre est manquée... j'aurais dû, je devrais...

Il fit un effort pour se relever, mais ne put mouvoir son corps.

— C'est fini, pensa-t-il avec terreur; ma lettre, elle est manquée... ma lettre!

Il fut un instant désespéré : ce ne fut qu'un instant. Sa tête devint lourde, sa mémoire oublieuse,

son état presque doux. Trois noms traversèrent sa pensée :

— Adeline... Baudelaire... Dorsel...

Mais il sut à peine lequel de ces trois noms signifiait un poète, une amie, un bourgeois. Il put ouvrir ses yeux, qui s'étaient refermés, et ne vit que fumée. Il désira tenir ses paupières levées : elles retombèrent. Aucune pensée ne lui vint plus, aucune image ni aucun nom : la mort avait dispersé cette âme malheureuse.

*
* *

Une femme sentit l'odeur du charbon en descendant l'escalier vers six heures du matin, et dit un mot au patron qui sur l'instant y fit peu d'attention. Mais vers le milieu de l'après-midi, il observa qu'un de ses locataires, ce jeune homme aux allures singulières, ne donnait aucun signe de vie. Alors il monta frapper à la porte, puis l'ouvrit et vit le cadavre étendu sur le lit. La lettre adressée à Dorsel était posée bien en vue sur la table. Le patron la prit et courut la porter lui-même, très en hâte, étant peu satisfait d'avoir un mort dans son établissement.

Il trouva Dorsel assis devant sa table de travail, le ramena tout aussitôt : le jeune homme, fort

pâle, relut plusieurs fois la lettre et demanda quelques explications ; le patron n'en savait aucune.

Dorsel obéit aux désirs de Guinou. Il reconnut le cadavre, fit prévenir Mégy et voulut prévenir lui-même le père. En route il se dit plusieurs fois : Mégy le connaît, mieux que moi il aurait pu... Plusieurs fois, et sur l'escalier même, il se sentit faible au point de reculer. Mais il pensa qu'il devait en tout obéir à Guinou. Il sonna à la porte indiquée : une petite fille ouvrit, sans doute la sœur du mort. Son père n'était pas là : il travaillait encore, elle ne pouvait dire où, et ne rentrerait pas avant l'heure du dîner.

Dorsel descendit, laissa à la concierge des explications très longues et une lettre, puis revint à l'hôtel et s'assit au chevet du mort qui était seul. Il portait contre lui, dans son portefeuille, le dur avertissement qu'il avait reçu. Le cadavre avait un air calme et la tête un peu retombée vers la droite, dans l'attitude où l'asphyxie l'avait surprise, comme si elle eût considéré sans haine ce visiteur qui était là.

Il entendit un bruit léger : Mégy entrait et Adeline le suivait, tenant un mouchoir pressé contre ses lèvres. Elle marcha doucement vers le lit : les jeunes gens reculèrent d'un pas derrière elle. Une minute elle resta debout, puis s'inclina, embrassa

le visage : les jeunes gens virent son corps ému par les sanglots. Alors elle s'affaissa, glissa sur les genoux et demeura les lèvres attachées sur une main blême et gisante.

Mégy dut partir : Dorsel restait toujours. Adeline, sans se retourner, dit :

— Il vous a écrit ?

Dorsel fit un signe de tête affirmatif.

— Qu'est-ce qu'il vous a écrit ?

Dorsel sentit qu'il devait tout dire, tout montrer, tira son portefeuille, prit la lettre et la donna.

Adeline lut et comprit. Son premier mouvement fut de colère et d'approbation : « Julien avait raison, toujours raison ! pensa-t-elle. Il n'était pas né pour travailler comme nous... Ç'a été son malheur. Pourquoi peuvent-ils ne rien faire, les autres ? » Elle jeta vers Dorsel un regard haineux mais l'aperçut si bouleversé qu'elle eut soudain pitié de lui comme de Julien et d'elle-même. Trop ému pour parler, il tendait la main, redemandant sa lettre. Elle la rendit.

— Je la montre à vous seule, murmura-t-il.

La tête inclinée du mort semblait toujours considérer, et Adeline avait reposé ses lèvres sur la main blême et gisante.

Deux ouvriers entrèrent : l'un était le père de Guinou, l'autre un ami qui l'accompagnait. Adeline

se leva, s'effaça, laissant approcher le vieil homme qui pleurait. Des larmes, échappées de ses yeux, glissaient en suivant les rides de sa face. Il vacillait un peu et son ami, lui touchant l'épaule, avec douceur le fit asseoir. Les trois autres restaient debout.

L'atmosphère devenait mauvaise dans la petite chambre et Dorsel, remarquant la pâleur, l'air défaillant d'Adeline, la pressa de sortir. Ils firent quelques pas dans la nuit fraîche. Adeline eût voulu remonter : Dorsel sut l'en empêcher.

— Demain matin, lui dit-il, vous reviendrez...

Elle se laissa persuader, car elle était lasse. Dorsel retourna auprès du cadavre et du père, qui, l'apercevant, demanda :

— C'est bien vous qui êtes venu tantôt ?

— Oui, répondit Dorsel.

Il craignait extrêmement que le père ne voulût voir la lettre, mais celui-ci ne fut pas si curieux.

— Ayez des enfants, dit-il, voilà comme ça vous quitte !

Il resta quelques instants silencieux, sa gorge contractée l'empêchant de parler.

— Ma fille, dit-il enfin avec un geste vague, mon aînée, elle est Dieu sait où, je ne la vois plus ; mon fils, le voilà. J'ai encore ma cadette, c'est une bonne petite. Où sera-t-elle dans dix ans ?

Il pleura. Dorsel resta jusqu'au matin. Tantôt il allait respirer dans la rue et tantôt il montait dans la pièce où le père, vaincu par la fatigue, somnolait.

*
* *

L'enterrement fut retardé à cause des constatations judiciaires. Enfin, le corps de Julien Guinou ayant été ramené à son domicile, on fixa le jour et l'heure.

Une vingtaine de parents et d'amis suivirent le char. Il y avait le père et sa petite fille, deux ou trois cousins, deux ou trois voisins de palier ; il y avait ceux du Foyer : Rudoul, mademoiselle Gaillon, Adeline, Dorsel, Mégy, Groslay, Marot ; et puis les anciens camarades du groupe libertaire, Poutre suivi de quelques autres.

On gravit une avenue. Le pavé était gras, on glissait. Le temps était humide et lourd, le ciel bas semblait posé comme un linceul au faîte des maisons.

Après dix minutes, la route étant meilleure et l'impression mélancolique du départ diminuée, quelques voix s'élevèrent. Les cousins, les voisins, causèrent. Poutre, parlant haut, avec un évident désir qu'on l'écoute, attaquait les Universités populaires : elles prennent les meilleurs jeunes gens, disait-il, elles les détournent de l'action. Dorsel

écoutait. Marot reconnut son ennui et lui dit quelques mots. Mais il ne cessait d'écouter les phrases véhémentes que l'anarchiste continuait derrière lui et il imaginait ses gestes saccadés, sa face aux traits creusés.

On marcha longtemps. Il plut, la chaussée boueuse devint fort incommode et les plus loquaces, mouillés, glissant à chaque pas, se turent. Monsieur Guinou allait toujours, recevant l'eau avec sa petite fille. Les autres se mirent à deux sous chaque parapluie : mademoiselle Gaillon avec Adeline; Dorsel avec Mégy ; Rudoul avec Marot. Mais Poutre et ses amis marchaient sans parapluies, sombres et les mains dans les poches.

On franchit les fortifications. On avança dans la rue de Pantin, large et droite, bordée de maisons disparates, les unes vieilles et basses, les autres neuves et hautes. On passa devant les raffineries énormes d'où émane sans cesse un parfum de charogne. Poutre fit le récit d'une grève récente et décrivit le travail des casseuses de sucre qui s'usent les mains jusqu'au sang. Il discourut si fort que tous l'entendirent et se turent pour l'écouter. On marcha dix minutes encore. Des fleurs étalées parèrent la voie lugubre.

— Nous approchons, dit mademoiselle Gaillon.

— Nous arrivons, dit Rudoul.

Le char tourna, traînant sa suite fatiguée, et chacun aperçut les pylônes de pierre dressés à l'entrée de la nécropole.

Mais la nécropole est immense et la fosse commune est au bout : la marche continua. Les uns, fatigués, s'attardèrent; les autres, voulant éviter les flaques boueuses, se rangèrent en file au bord des trottoirs. Monsieur Guinou et son enfant allaient toujours derrière le char. Dorsel et Mégy non loin d'eux.

— Approchons-nous ? s'enquit Dorsel.

— Dix petites minutes, répondit Mégy.

Adeline s'était rapprochée des deux jeunes hommes, et pleurait doucement.

Deux fois encore le char tourna les angles droits des voies. La nécropole à demi déserte, avec ses arbres jeunes, ses régions frustes et ronceuses, ses trous béants qui attendaient les morts, avait un aspect administratif, cru et sans beauté.

— Nous y voici, murmura Mégy.

Le char avançait maintenant entre deux carrés vastes et dénudés, l'un, à gauche, couvert d'une multitude de croix noires, innombrables, pressées et chargées de couronnes, quelques-unes récentes, la plupart défraîchies, inclinées parmi les herbes et les plantes folles; l'autre, à droite, dépouillé sur toute son étendue, remué par les fossoyeurs au

travail : trois files de croix neuves sur la terre meuble indiquaient les dépôts commencés. La suite du convoi, instinctivement resserrée, murmurait par toutes ses voix, comme retrouvant un site familier.

— Notre petit, c'est là-bas, chuchotait une femme, un doigt tendu vers les croix innombrables ; et cette pensée semblait la rendre heureuse.

— Crépin, nous l'avons mis par là, disait Poutre, rappelant un camarade mort et montrant une rangée lointaine.

Le char ayant fait halte, quatre hommes empoignèrent le cercueil de bois blanc où Guinou reposait. Ils quittèrent l'allée : tous les suivirent, tassés sur un étroit plancher posé entre deux fosses béantes et sur la boue. Le cercueil de Guinou, rudement descendu, fut placé contre terre à côté du minuscule cercueil d'un nouveau-né.

Tous regardaient : voici que Poutre, écartant d'un coup d'épaule Dorsel arrêté devant lui, leva la main à la manière d'un chef, et dit :

— Au nom de mes camarades du groupe libertaire du vingtième, je parle ! Je ne dirai pas adieu au mort, il ne m'entendrait pas ; et je ne dirai pas qui il était, nous l'avons tous connu. Je veux dire ceci : Guinou était venu à notre groupe, il y a sept ans, et nous en avions fait un révolutionnaire qui marchait bien ! Nous espérions en lui. Nous disions : c'est

un bon, c'est un vrai, ce Guinou ; il est du sang des Ravachol, des Étiévant et des Henry ; il ira loin ! Vous vous rappelez, camarades ?

— Oui ! répondirent les camarades.

— Eh bien, des bourgeois sont venus, des philanthropes ; ils ont attiré Guinou, ils ont fait son « é-du-ca-ti-on ». Guinou était un révolutionnaire, ils en ont fait un artiste ; Guinou était un homme d'action, ils en ont fait une chiffe. — Guinou s'est tué ! Camarades, il n'y a pas d'art pour le prolétaire, il n'y a pas de science pour le prolétaire, et ceux qui vous disent le contraire, ils blaguent ! Pour le prolétaire, il n'y a que la Révolution, et un révolutionnaire ne se tue jamais ! Quand il en a assez de rouler sa misère, il ne se tue pas, il tue ! Il choisit le bourgeois qui l'a le plus embêté, il l'abat ! Et le reste de la besogne, il y a un monsieur qui s'en charge sur la place de la Roquette. Camarades, nous ne respectons pas les morts, car nous n'avons pas de préjugés, et nous ne nous gênons pas pour dire sur cette tombe : Guinou, tu as mal fait !

Son poing énergiquement lancé sembla menacer et frapper l'adolescent couché dans le cercueil. Puis, soudain retourné vers le groupe que formait, tout contre lui, Rudoul, Dorsel et Marot, l'anarchiste les regardant en face s'écria :

— Ceux qui l'ont perdu, les éducateurs, les voilà !

Il se tut alors. Ses camarades, poussant une clameur confuse, l'approuvèrent ; tous, amis, parents, murmuraient, s'étonnaient. Marot toucha du coude le père Guinou qui attendait silencieux et passif.

— Finissons-en, disait-il à mi-voix, qu'on s'en aille...

Mais Rudoul indigné pressait Dorsel :

— Parlez pour le groupe, il faut que vous parliez...

Dorsel, très pâle, faisait signe qu'il ne parlerait pas et les libertaires observaient en riant ce débat.

— Parlera ! fit l'un d'eux.

— Parlera pas ! fit un autre.

Et un troisième :

— Il a honte ! Il est tout pâle ! C'est une fille ! Mais dis-le donc, que tu as honte !

— Je parlerai pour les camarades du Foyer, déclara brusquement Rudoul, regardant les libertaires au fond des yeux. On vient de dire que les ouvriers n'ont pas besoin d'instruction...

— Je n'ai pas dit ça, s'écria Poutre.

— Tu mens, jésuite ! cria la bande.

Rudoul voulut parler encore mais les voix des libertaires couvrirent la sienne, et il ne put.

Quelques personnes s'indignèrent et crièrent : chut ! Au même instant, les cinq fossoyeurs, qui, debout au fond du trou, appuyés sur leurs outils, avaient considéré la scène avec beaucoup d'indiffé-

rence, aperçurent un convoi montant sur l'avenue. Ils prévinrent leur chef qui, crachant dans ses mains et saisissant sa pioche, prononça :

— Dépêchez, s'il vous plaît, pressez un peu !

Les fossoyeurs se mirent à faire tomber la terre et les parents, les amis, les libertaires même, soudain apaisés, défilèrent sur la digue étroite ménagée entre les deux fosses, celle du jour déjà comble à demi et celle du lendemain vide encore. Adeline, qui avait acheté pour dix sous un bouquet de violettes, le jeta et passa, faisant effort pour contenir les sanglots qui montaient dans sa gorge entre sa poitrine et son menton baissé.

A l'issue de cette chaussée un chemin s'ouvrait et le père Guinou s'y arrêta, tenant par la main sa petite fille en larmes. Les libertaires lui firent de grands saluts puis se postèrent non loin, groupés autour de Poutre, comme un parti vainqueur surveille l'ennemi. Marot, Rudoul et Dorsel passèrent les derniers. Le père Guinou, arrêtant Dorsel, lui dit :

— Monsieur, je ne vous fais pas reproche ; je sais que vous ne vouliez pas de mal à mon fils ; et puis, moi, je le connaissais bien : il a toujours été un peu fou.

— Non, non, protesta Dorsel, mais il a toujours été très malheureux.

Le vieil ouvrier parut froissé.

— Comment ça, malheureux ? Il ne manquait de rien. Il est parti de chez moi, est-ce que je l'avais chassé ? Moi qui vous parle, je n'ai pas eu que du bonheur dans ma vie. J'ai perdu ma femme, mon aînée a tourné comme je ne voulais pas et voilà mon garçon que je laisse dans la terre. C'est dur, mais quoi ! tout de même je suis là devant vous. Je dis bien, il faut être un peu fou pour se faire malheureux au point de se détruire...

La petite fille le tirait par un coin de sa vareuse.

— C'est une bonne petite, dit-il posant une large main sur la tête de l'enfant. Elle a faim. Adieu, monsieur.

Il partit avec elle. Mademoiselle Gaillon, Adeline, Marot, Dorsel et Rudoul le suivirent. Poutre ferma la marche avec ses amis, qui parlaient haut. Ceux du Foyer parlaient à peine ou parlaient bas.

Rudoul était triste : il réfléchissait aux paroles de Poutre et s'avouait avec ennui qu'elles n'étaient pas dénuées de raison.

— C'est vrai, dit-il tout à coup après avoir écouté en silence les propos insolents de quelque libertaire, on faisait trop de littérature, au Foyer... Nous devions enseigner des choses tout à fait utiles, sûres, simples ; c'est de travail, c'est d'action qu'il nous fallait parler toujours...

Les libertaires et les camarades du Foyer rentrèrent à Paris dans le même tramway, se coudoyant et s'ignorant. Marot et Mégy étaient debout sur la plate-forme.

— Comme M. Dorsel est pâle ! observa Marot. Il s'émeut trop. Guinou, je l'aimais bien, c'était un pauvre garçon. Mais quoi, il a raté sa vie, et puis après ? Il n'est pas le premier, il ne sera pas le dernier, et Dieu a bien raté le monde !

Mégy, surpris par cette boutade, éleva son sérieux regard vers le vieil homme qui se taisait. « Si c'était vrai... » pensa-t-il tout à coup. Un doute amer le traversa, menaçant toute sa pensée, tous ses espoirs ; mais bientôt ce doute expira. Mégy retrouva sa naïve confiance, et sourit.

— Marot, fit-il sur un ton de reproche, vous plaisantez toujours.

1904-1907

Il a été tiré de ce cahier vingt exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

neuf exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 9 exemplaires d'abonnement;

et huit exemplaires d'auteur numérotés a, b, c, d, e, f, g, h *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette neuvième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième ou de la septième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les seize cahiers parus de cette huitième série.

Pour s'abonner à la neuvième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette neuvième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.... **vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle..... **vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...	**cent francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste : la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1907 on peut encore avoir pour vingt francs les seize cahiers de la huitième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1908 la huitième série complète, s'il en reste encore à cette date, se vendra trente-six francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine .. 5

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers* 7

AUX MEMBRES DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL..... 9

DANIEL HALÉVY. — *un épisode*..... 11

Il a été tiré de ce cahier 75

Pour savoir ce que sont 77

Nos Cahiers sont édités 79

Table de ce cahier 83

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce sixième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 10 décembre 1907.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 2152

Dans les vingt-deux cahiers de leur quatrième série, année scolaire 1902-1903, nos cahiers ont publié :

IV-1. — ANATOLE FRANCE. — **l'affaire Crainquebille**, — *édition complète* ..... ÉPUISÉ

IV-2. — MOSELLY. — **l'aube fraternelle** ..... 1 »

IV-3. — Charles Péguy. — *de Jean Coste* ..... 1 »

IV-4. — ANTONIN LAVERGNE. — *la médaille.* — *la lettre de convocation* ..... 1 »

IV-5. — *Textes et commentaires.* — **Émile Zola**.... 2 »

IV-6. — **inventaire des cahiers** ..... 1 »

IV-7. — Villon, Tolstoi, Tharaud, Gillet. — **cahier de Noël** ..... 1 »

IV-8. — René Salomé. — **Monsieur Matou** *et les circonstances de sa vie* ..... 2 »

IV-9. — **almanach des cahiers** *pour l'an 1903* ... 1 »

IV-10. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres,* — **Beethoven** ..... 2 »

IV-11. — ÉDOUARD BERTH. — **la politique anticléricale et le socialisme** ..... 1 »

IV-12. — **Vient de paraître.** Henri Bergson. — *Introduction à la métaphysique,* — conclusion..... 1 »

IV-13. — *cahier de courriers.* — Félicien Challaye. — *impressions sur Java.* — François Dagen. — *courrier d'Algérie* ..... 1 »

IV-14. — ROMAIN ROLLAND. — **Le temps viendra.** — *trois actes* ..... 3 »

IV-15. — PIERRE BAUDOUIN. — **la chanson du roi Dagobert.** — *première chansonnée* ..... 1 »

IV-16. — GABRIEL TRARIEUX. — *les Vaincus.* — **Joseph d'Arimathée.** — *trois actes* ..... 3 »

IV-17. — *Affaire Dreyfus.* — **Débats parlementaires.** — *Intervention Jaurès* 3 50

IV-18. — *Affaire Dreyfus.* — **Cahiers de la Quinzaine.** — *Débats parlementaires* ..... 1 »

IV-19. — GASTON RAPHAEL. — **le Rhin allemand**.. 1 »

IV-20. — *Affaire Dreyfus.* — **Cahiers de la Quinzaine.** — *reprise politique parlementaire* ..... 2 »

IV-21. — **Edgar Quinet** ..... 2 »

IV-22. — MAURICE KAHN. — **courriers de Macédoine** 2 »

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; sixième cahier de la neuvième série; un cahier blanc de 84 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 000997014b

CE AP 0020
.C15 V009/6 1907
COO HALEVY, DANI UN EPISODE.
ACC# 1005545

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 12 22 0